Héraclite : philosophe du feu, du fleuve et du jeu

Author : Sylvain Portier

Categories : Classiques iPhilo

Date : 30 avril 2023

ANALYSE : Si Socrate est généralement considéré comme le père de la philosophie, d'autres penseurs, présocratiques, sont longtemps restés dans l'ombre C'est notamment le cas d'Héraclite d'Éphèse, dit *l'obscur*, qui écrivit une centaine de fragments. Et c'est la représentation du monde de celui-ci que le co-rédacteur en chef d'iPhilo, Sylvain Portier, aimerait nous décrire afin de découvrir ou de redécouvrir l'un des plus mystérieux penseurs de l'Antiquité.



*Docteur en philosophie, **Sylvain Portier** est professeur de lycée en Loire-Atlantique, conférencier et rédacteur en chef d'iPhilo. Il a notamment publié* Fichte, philosophe du Non-Moi *(Éd. L'Harmattan, 2011),* Philosophie, les bons plans *(Éd. Ellipses, 2016) et* Philosophie, contrôle continu *(Éd. Ellipses, 2014 et 2020). Il a réalisé des conférences pour les* Éditions M-Éditer*. Un compte philosophique* Instagram *peut être suivi.*

Une vie et une œuvre très énigmatiques

On ne sait presque rien de la vie d'Héraclite : il serait né vers -541 - -544. Il vécut à **É**phèse, cité ionienne florissante aux VI[e] et V[e] siècles avant J-C, époque à laquelle elle se tourna vers la démocratie – à laquelle Héraclite ne semblait d'ailleurs pas être favorable : *«Un : pour moi dix mille, s'il est le meilleur.»* (*Fragment 38*, cité par Théodore Prodrome, *Lettres*, I). Il aurait appartenu à une famille riche et puissante, et aurait participé à la vie politique de sa ville. La principale source biographique sont les textes de Diogene Laërce, écrit près de huit siècles après la mort d'Héraclite, qui le décrit comme *«un homme d'esprit hautain, plus que tout autre orgueilleux et méprisant»* (Diogene Laërce, *Vie et doctrines des philosophes illustres*, IX, 1-6). À la Renaissance, il est représenté par le peintre néerlandais Johannes Paulus Moreelse, qui appartenait à *l'école caravagesque d'Utrecht* (inspirée, donc, du travail du Caravage), et qui peint aussi Démocrite, célèbre théoricien de l'atome.



Les deux hommes contrastent nettement, car l'on dit que Démocrite était d'un naturel très rieur : *«Toute rencontre avec les hommes fournissait à Démocrite matière à rire.»* (Juvénal, *Satires*, X, vers 47). Contrairement à ce dernier qui s'esclaffe de rire, Héraclite, les mains jointes au-dessus d'un globe terrestre (oui, c'est quelque-peu anachronique !), a la tête baissée et semble désespéré par le monde et les hommes. Les deux tableaux sont d'ailleurs réunifiés en un troisième (*Democritus and Heraclitus*) où l'on retrouve le même parallèle entre ces deux attitudes radicalement opposées. Héraclite est également présent dans le tableau de Raphael *L'École d'Athènes* : au premier plan, l'air triste, boudant à l'écart de tous les autres, assis sur une marche en train d'écrire ses *Fragments*. De même, le doxographe antique Stobée écrivit, dans son *Florilège* (III, XX, 53) : *«Quand aux sages, Héraclite et Démocrite, ils combattaient la colère, l'un en pleurant, l'autre en riant.»*.



Dans une comédie du IIe siècle après J-C, *Les philosophes à l'encan*, Lucien de Samosate fait défiler tous les philosophes grecs sur l'estrade d'un marchand d'esclaves. Héraclite y est *« l'homme qui pleure »*, à côté de Démocrite qui est bien sûr *«l'homme qui rit»*. Cette attitude pénible, ainsi que son soin, tout aussi pénible, pour rendre mystérieux ses propos, le font passer pour un fou déprimé… ce qui lui vaudra au moins de rester invendu :

> *« – L'Acheteur : Ce sont des énigmes que tu proposes, dis donc ? Ou bien des devinettes que tu fabriques ? Rien de ce que tu dis n'est clair.*
>
> *– Héraclite : C'est qu'en rien je ne me soucie de vous.*
>
> *– L'Acheteur : Alors nul non plus ne t'achètera parmi les gens sensés. »*

On sait qu'il écrivit des fragments, dont le caractère énigmatique lui valut le surnom de *«Héraclite l'Obscur»* (*«ho skoteinos»*) par les auteurs anciens. Dès le IVe siècle avant J-C, la tradition le présente comme quelqu'un de solitaire, voire de misanthrope, qui méprise les croyances religieuses, les superstitions et les usages communément partagés. Il vise sans doute souvent les poèmes d'Homère, et ceux qui se contentent de le citer et de croire en l'existence réelle des dieux, sans s'interroger sur l'origine et le fonctionnement de la Nature. Il est convaincu que les hommes sont généralement ignares et crédules, et incite les prétendus *savants* à davantage de modestie :

> *«Penser est commun à tous.»* (*Fragment 6*, cité par Stobée, *Anthologie*, III, 1, 179) ; «Son ignorance, mieux vaut la cacher.» (*Fragment 71*, cité par Plutarque, *Propos de table*, III, 1, 644f) ; *«L'homme stupide, devant tout discours, demeure frappé d'effroi.»* (*Fragment 73*, cité par Plutarque, *Comment le jeune homme doit écouter les poètes*, 9, 28d) ; *«Errants dans la nuit : mages, bacchants, bacchantes, initiés.»* (*Fragment 43*, cité par Clément d'Alexandrie, *Protreptique*, 22, 2) ; *«Le plus savant des hommes, par rapport au dieu : un singe pour la science.»* (*Fragment 19*, cité par Platon, *Hippias Majeur*, 289b)

Préfigurant Socrate allant consulter l'Oracle de Delphes, Héraclite est donc en quête de vérité et de sagesse, mais dans cette recherche, connaître ce qu'est vraiment le monde et se connaître soi-même n'est pas dissociable, et exige de savoir utiliser sa pensée, son *logos*, pour mieux comprendre ce qu'est le *Logos* universel, qui guide tout : *«De tous les hommes, c'est la part : se*

connaître eux-mêmes et bien penser.» (*Fragment 60*, cité par Stobée, *Anthologie*, III, 5, 6) ; «Je me suis cherché moi-même.» (*Fragment 61*, cité par Plutarque, *Contre Colotès*, 20, 1118c). Jusqu'à la fin de l'Antiquité, il n'est pas très célèbre et sa pensée est seulement connue indirectement, à partir de ce qu'en disent d'autres auteurs, tels que Platon, Aristote, Lucrèce, Sénèque, Plutarque, Sextus Empiricus, Marc-Aurèle, Diogène Laërce et Plotin. Au XXe siècle, l'on entreprend de recenser la centaine de fragments qu'il écrivit (entre 130 et 140). Certains sont d'ailleurs apocryphes, d'autres ont sans doute été perdus, d'autres enfin n'ont été retrouvés qu'en partie, et il ne s'agit donc que de fragments de fragments : *«… remèdes.»* (*Fragment 46*, cité par Jamblique, *Les mystères d'Égypte*, I, 11) ; *«des coques.»* (*Fragment 89*, Diogène Laërce, *Vies des philosophes*, IX, 9).

Ces aphorismes ont été rassemblés et classés sous le terme de *Fragments* par des spécialistes de la philosophie antique (Bywater en 1877 ; Diels en 1903, 1912 et 1922 ; Diels-Kranz en 1934 ; Marcovich en 1978 ; Marcel Conche en 1987). Ils sont longs d'une ligne à une vingtaine de lignes, et sont très souvent énigmatiques, à la manière de la parole des oracles. Ils sont parfois emprunts de poésie, paradoxaux ou tautologiques, voire apparemment stupides. De plus, l'absence de toute ponctuation créé un style haché, morcelé, qui en accentue la dimension sibylline et qui multiplie, sans doute volontairement, les interprétations possibles. Dans sa *Rhétorique* (III, V, 1407 b 11), Aristote s'en plaint d'ailleurs, en donnant un exemple :

> *«C'est tout un travail de ponctuer Héraclite, car il est difficile de voir si le mot se rattache à ce qui précède ou à ce qui suit. Par exemple au commencement de son ouvrage, il dit : "le logos / ce qui est / toujours / les hommes sont incapables de le comprendre". Il est impossible de voir à quoi toujours se rattache, lorsque l'on ponctue.»*

C'est pourquoi ce penseur *présocratique* (avec Parménide, Démocrite, Xénophane, etc.) n'est pas considéré comme le *père de la philosophie*, mais que l'on attribue traditionnellement ce titre à Socrate (et à son élève Platon) : il ne développe pas et ne clarifie pas ses propos, n'argumente pas toujours rationnellement, n'envisage pas de multiples points de vue… ce qui est précisément le rôle d'un véritable *philosophe*. Il n'en reste pas moins que son œuvre est, à n'en pas douter, philosophiquement très riche, et il exerça d'ailleurs une influence sur de grands auteurs,

notamment Nietzsche et Hegel. Dans la culture populaire, il est aussi beaucoup cité par le Ministre des affaires étrangères dans la bande-dessinée *Quai d'Orsay*, et le film qui en est tiré.

Nous ne savons pas si son projet était d'écrire un livre unique composé de fragments (comme chez Pascal ou Nietzsche) ou des aphorismes éparpillés. Selon Diogène Laërce (*Vie et doctrines des philosophes illustres*, IX, 5), il s'agirait bien d'un seul et même ouvrage, qui se serait peut-être intitulé *Sur la Nature*, et qui aurait été composé de trois parties : *Sur le tout* (ou *Sur l'univers*), *Sur la politique* et *Sur la théologie*. Mais plusieurs spécialistes pensent qu'il s'agit là d'une illusion rétrospective car elle reprend la division scolaire des traités scolaire de philosophie de la Grèce antique, notamment dans le stoïcisme – et l'on sait d'ailleurs que Héraclite n'estimait guère les traditions : *«Il ne faut pas agir et parler comme les enfants de nos parents.»* (*Fragment 14*, cité par Marc Aurèle, *Pensées*, IV, 46). Toujours selon Diogène Laërce (*Vie et doctrines des philosophes illustres*, IX, 6), Héraclite aurait finalement laissé son œuvre sur l'autel d'Artémis d'Éphèse, c'est-à-dire dans un lieu sûr de sa région natale, pour éviter qu'elle ne soit perdue. Artémis est notamment la déesse de la Nature et de l'accouchement, et son nom renvoie à un *ours* (*arktos*) doté d'une *grande force* (*thémis*). L'on pourrait donc se demander si l'ours, solitaire et grincheux, n'est pas *l'animal totem* d'Héraclite, dotant qu'il propose une philosophie de la Nature et veut faire accoucher la vérité par son discours (le *Logos*), raison pour laquelle il aurait choisi de déposer ses écrits sur l'autel d'Artémis.

Accablé d'infirmités, il se serait laissé mourir de faim vers 60 ans, et serait donc mort vers 480 avant J-C, à Éphèse. Mais certaines versions de son décès sont plus étonnantes : il serait mort d'hydropisie, ou accidentellement asphyxié dans une mare, ou encore mort dans un sarcophage de boue et de bouse, vouée à le guérir de son hydropisie en faisant s'évaporer son liquide. L'une des thèses les plus célèbres d'Héraclite, qui l'oppose à Parménide et à Zénon, est que tout est en perpétuel mouvement, et sur ce point fondamental, les écoles *ionienne* et *éléate* sont irréconciliables – sauf peut-être si l'on est hégelien.

La Nature et le feu

Pour Héraclite comme pour la majeure partie des Grecs antiques, la Nature forme un tout harmonieux, équilibré, basé sur des cycles, des répétions saisonnières – le cercle étant la forme géométrique parfaite pour les Antiques. C'est le cas des saisons et de la *«Grande année»* après laquelle tout reviendrait, mais dont le sens précis (cosmique ? métaphorique ?) et la durée (10 800

ans pour Héraclite, selon l'astrologue Censorinus) varient selon les penseurs. C'est Platon qui, dans le *Timée* (39d) la définie comme *«cette durée au bout de laquelle les astres reprennent tous la position qu'ils avaient au début »*. Le rapport des quatre éléments à notre âme est lui aussi cyclique : *«Pour les âmes, mort de devenir eau, pour l'eau, mort de devenir terre ; mais de la terre naît l'eau, et de l'eau l'âme.»* (*Fragment 94*, cité par Clément d'Alexandrie, *Stromates*, VI, 17, 2). Formant un Tout, la Nature dans sa diversité repose en vérité sur un principe unique, une seule et même force métaphysique, qu'il nomme «le *Logos*» puisqu'il est la raison suprême qui guide le cosmos et le rend possible. Le *discours du sage* doit donc être une révélation de ce qu'est le *discours de la Nature* : *«Il est sage que ceux qui ont écouté, non moi, mais le discours [logos] conviennent que tout est un.»* ; (*Fragment 1*, cité par Hyppolyte, *Réfutation de toutes les hérésies*, IX, 9, 1) ; *«La sagesse consiste en une seule chose : savoir qu'une sage raison gouverne tout à travers tout.»* (*Fragment 64*, cité par Diogène Laërce, *Vies des philosophes*, IX, 1).

Lire aussi : *Socrate : le père de la philosophie* **(Daniel Guillon-Legeay)**

Mais quel est ce *Logos*, ce principe physique et métaphysique du Tout que la parole du sage (son *logos*) veut nous faire découvrir ? Comme la plupart des penseurs présocratiques, Héraclite va ici proposer une cosmologie, une philosophie de la Nature basée sur les quatre éléments. Pour Pythagore, c'est l'eau qui est l'élément primordial, parce qu'il est la source de la vie. Pour Parménide, c'est la terre car elle est notre sol (notre *«arche originaire»* comme le dira Husserl). Pour Héraclite, c'est le feu, car c'est un principe vivant, qui n'existe qu'en mouvement et qui, comme le reconnaissent les scientifiques modernes, est un *éther*, à proprement parler ni solide, ni liquide, ni gazeux. Le feu est un principe mystérieux, fascinant, pour ainsi dire *plus-que-divin* et *panthéiste* : *«Ce monde, le même pour tous, ni dieu ni homme ne l'a fait, mais il était toujours, il est et il sera, feu toujours vivant»* (*Fragment 80*, cité par Clément d'Alexandrie, *Stromates*, V, 104, 2). Tous les autres éléments proviennent, d'une façon certes assez énigmatique, de la conversion du feu : *«Conversions du feu : d'abord mer, de mer, la moitié terre, et la moitié souffle brûlant»* (*Fragment 82*, cité par Clément d'Alexandrie, *Stromates*, V, 104, 3) ; *«Mort de la terre, de devenir l'eau, mort de l'eau de devenir air, de l'air, de devenir feu ; et inversement.»* (*Fragment 85*, cité par Marc Aurèle, *Pensées*, IV, 46).



Contrairement à ce à quoi nous pourrions penser, nous ne devons pas croire en une eschatologie du feu, une destruction du monde par le feu, comme avec l'idée judéo-chrétienne de l'Apocalypse et du Jugement dernier. Héraclite dit en effet que *«Le feu, survenant, jugera et saisira tout.»* (*Fragment 86*, cité par Hyppolyte, *Réfutation de toutes les hérésies*, IX, 10, 7). Mais le Feu n'est pas un juge qui agit selon le Bien et le Mal : *«par-delà»* eux, comme dirait Nietzsche, il fait en sorte que tout ne soit que *de passage* car *être*, c'est toujours *être éphémère*. Tout redevenant cendre, poussière, toutes les choses sont finalement égales (ex : les riches et les pauvres, les maîtres et les esclaves, les imbéciles et les sages, les porcs et les humains) et c'est cette *tragédie*, qui gouverne cette grande pièce de théâtre cosmique que nous appelons *la vie*, que nous devons comprendre et accepter – comme chez les stoïciens ou chez Nietzsche.

On retrouve la même idée lorsqu'il dit que *«La foudre gouverne tout.»* (*Fragment 87*, cité par Hyppolyte, *Réfutation de toutes les hérésies*, IX, 10, 7), le propre de la foudre (qui n'est ni l'éclair ni le tonnerre) étant de frapper et de détruire : rien ne peut lui résister. De là naît une controverse avec Platon, Aristote et Xénophane au sujet du soleil. Puisqu'il est une flamme (et dans la culture populaire un être quasi-divin, comme la Lune), il doit être en perpétuel devenir : *«Le soleil est nouveau chaque jour.»* (*Fragment 88*, cité par Aristote, *Métérologiques*, II, 2). Mais est-il vraiment différent chaque jour ou à chaque instant ? Mais ce qui importe peut-être davantage que ce débat est *l'opposition* du Jour et de la Nuit – et nous allons précisément développer ce thème : l'identité et la coexistence des contraires : *«Si le soleil n'était pas, à cause des autres astres, ce serait la nuit.»* (*Fragment 90*, cité par Plutarque, *Sur la forme*, 3, 98c). Pléonasme, voire sottise en apparence, mais phrase en vérité très profonde car, pour Héraclite, rien n'existe sans son contraire et parler d'une chose c'est nécessairement pouvoir parler de son contraire : sans le jour, l'idée même de nuit serait une évidence universelle qui ne porterait pas de nom. De sorte que l'on peut dire que le jour et la nuit, justement parce que le Soleil et la Lune s'opposent, sont un et le même – comme l'Être et le Néant chez Hegel.

L'identité des contraires, le changement et la guerre

Nous en venons ainsi au cœur même de cette philosophie, et à ce qui est le plus connu d'elle : contrairement à Parménide qui affirme que seul l'Être est et qui défend l'idée d'une permanence du monde, Héraclite développe une pensée du changement et de la contradiction. Parlant du principe de toute chose, il dit : *«En se transformant, il reste en repos.»* (cité par Plotin, *Ennéades*, IV, 8). Il y a en effet ici une véritable *dialectique* de l'identité et de la différence, de la permanence et du mouvement : le feu étant le principe du mouvement qui anime le monde en permanence, dans tous les *«échanges»* cosmiques il y a conservation du feu et que celui-là reste égal à lui-même dans tous les changements naturels – comme les eux d'un fleuve. On retrouve la même *dialectique* entre la vie et la mort, les mortels et les immortels : *«Immortels, mortes, mortels, immortels ; vivant de ceux-là la mort, mourant de ceux-là la vie.»* (*Fragment 106*, cité par Hyppolyte, *Réfutation de toutes les hérésies*, IX, 10, 6) ; *«Sont le même le vivant et le mort, et l'éveillé et l'endormi, le jeune et le vieux ; car ces états-ci, s'étant renversés, sont ceux-là, ceux-là, s'étant inversés à rebours, sont ceux-ci.»* (*Fragment 107*, cité par Plutarque, *Consolation à Apollonios*, 10, 106e). Il s'agit de comprendre que la mort appartient à toute forme de vie, et c'est pourquoi Héraclite critique la vision populaire des dieux, d'où vient également le scandale de la mort : dans les deux cas, l'erreur est de désunir les contraires. Il reprend la même idée avec l'exemple d'un arc, toute puissance technique pouvant être mise à l'œuvre pour une chose ou sous contraire, pour la vie ou pour la mort : *«Pour l'arc, le nom est vie ; mais l'œuvre est mort.»* (*Fragment 124*, *Etymologicum Magnum*). La notion de vie consiste donc à ne pas rester un seul instant figé dans une identité, car telle est la définition de la mort.

Mais ce mouvement entre les opposés n’est que la grande loi du changement de la contradiction (externe et interne) de toute chose car, pour Héraclite, l’idée même de permanence est illusoire. En ce sens, l’eau et le feu sont à la fois opposés et identiques, puisqu’ils n’ont d’identité que dans leur perpétuel mouvement. C’est le sens de certains de ses *Fragments* les plus célèbres :

> *«Nous entrons et nous n’entrons pas dans les mêmes fleuves ; nous sommes et nous ne sommes pas.»* (*Fragment 133*, cité par Héraclite le rhéteur, *Allégories d’Homère*, 24) ; *«On ne peut pas entrer deux fois dans le même fleuve.»* (*Fragment 134*, cité par Plutarque, *Sur l’E de Delphes*, 18, 392b) ; *«Tout cède et rien ne tient bon.»* (Platon, *Cratyle*, 402a) ; *«Tout s’écoule.»* (*Fragment 136*, Simplicius, *Commentaire de la physique*, p.887, 1 Diels).

Ce dernier aphorisme est également connu en grec : *«panta rei»*. Il n’y a donc pas de *substance*, d’*identité personnelle* (cf. l’allégorie du *bateau de Thésée*) ou d’*Idée* (*Eidos*), comme ce ne cessera d’être le cas dans la tradition philosophique : Platon, Plotin, Descartes, Hegel, Husserl, etc. Et, la vie étant changement ignifuge (*qui prend feu*, ici éternellement), seuls les morts ne changent pas, plus rien ne leur arrive et c’est le feu qui s’est éteint en eux – et l’on dit d’ailleurs *«feu…»* pour parler d’une personne récemment décédée. Jusqu’au bout penseur de la contradiction, Héraclite est donc à la fois philosophe du fleuve et du feu !

Ce *mobilisme* va de pair avec un certain *scepticisme* et *relativisme*, notamment dans le domaine du goût, car là encore on trouve le jeu des contraires : *«Les porcs se complaisent dans la fange plutôt que dans l’eau pure.»* (*Fragment 121*, texte reconstitué d’après Athénée, V, 178f). De même, du point de vue scientifique, il est clair que rien n’étant stable, aucune connaissance objective n’est possible. La physique moderne donne d’ailleurs raison à Héraclite, puisque tout est composé de particules en mouvement, et que l’immobilité de la Terre n’est qu’une illusion. C’est d’ailleurs pourquoi Platon et Aristote, qui veulent qu’une véritable science de l’Étant soit possible, créent les concepts d’*Eidos* (*Idée* ou *Essence*) et de *forme*, prenant le parti d’un *«juste milieu»* entre les deux positions radicales que Parménide et Héraclite ont l’audace de défendre : celles de l’Être et de l’immobilité absolue, et celle du Devenir et du changement absolu.

L’opération par laquelle la Nature associe partout et toujours les contraires n’apparaît pas à première vue. La Nature a *«sa pudeur»* comme dit Nietzsche dans *Le Gai savoir* (Avant-propos, 4), mais peut-être aussi sa malice : si elle aime *«à se cacher»* c’est parce qu’elle aime *jouer à cache-cache*. L’absence de permanence de l’Être et le renversement des contraires l’un dans l’autre ne sont guère évidents, et c’est pourquoi Héraclite peinait tant à se faire comprendre. Notre perception n’est en effet pas un bon guide vers la vérité, car elle ne perçoit que la superficialité des choses. Le *Logos* ne peut apparaître à aucun des cinq sens ni aux *«barbares»*, ceux qui sont privés de raison et de sagesse : *«Ce dont il y a vue, ouïe, perception, c’est cela que, moi, je préfère.»* (*Fragment 74*, cité par Hyppolite, *Réfutation de toutes les hérésies*, IX, 9, 5) ; *«Mauvais témoins pour les hommes, les yeux et les oreilles de ceux qui ont une âme barbare.»* (*Fragment 75*, cité par Sextus Empiricus, *Contre les mathématiciens*, VII, 126).

Lire aussi : *Nietzsche, homme malade et enfant joueur* **(Sylvain Portier)**

C’est pourquoi Héraclite fait du *polémos*, de la *guerre*, le principe de tout, puisqu’elle est mouvement et contradiction perpétuelle, incarnée dans l’élément naturel du Feu : *«Il faut savoir que la guerre est universelle»* (*Fragment 128*, cité par Celse dans Origène, *Contre Celse*, VI, 42) ; *«La guerre est le père de toutes choses, de toutes le roi.»* (*Fragment 129*, cité par Hyppolite, *Réfutation de toutes les hérésies*, IX, 9, 4). Contrairement à notre conception moderne de la guerre, Héraclite est en cela fidèle à l’idée d’une *sagesse de la guerre* – Athéna était précisément la déesse des deux. Il est donc inutile de rêver, comme le fait Hésiode dans ses poèmes, à une paix et à une justice universelle car rien n’existe sans son contraire… et ce que souhaite Hésiode est finalement synonyme de mort. La philosophie d’Héraclite rejette tous les *«arrière-mondes»* (selon l’expression de Nietzsche), les transcendances, qu’elles soient religieuses ou philosophique (ex : le *monde des Idées* de Platon). Il ne croit pas au polythéisme, qu’il considère comme un ensemble de superstitions empruntes de poésie, mais celui-ci a au moins l’intérêt de présenter des dieux belliqueux, contrairement aux monothéismes, qui prônent la miséricorde, le pardon, et même l’amour de ses propres ennemis selon Jésus Christ. Seule une tension polémique, un affrontement et une mobilité peuvent, pour Héraclite, créer la vie et féconder de grandes choses.

Le tragique et le jeu

Tout d'abord , soulignons le fait que, comme chez Nietzsche, le style d'Héraclite (son *logos*) est à l'image de sa représentation du monde (dirigé par le *Logos*) : il est harmonieux quand on le comprend, mais demande un travail de l'esprit car il *«aime à se cacher»* ; il joue avec nous et se joue parfois de nous, comme le monde qui n'est en vérité que changement et contradiction ; il est animé par une flamme, qui fait que ses aphorismes sont vifs et percutants (des *punch lines*, dirait-on aujourd'hui) ; il est tragique, comme l'est toute forme d'existence. La sagesse qu'il enseigne est qu'il faut avoir la force (peut-être *surhumaine* au sens nietzschéen du terme) d'être en mouvement, physiquement et intellectuellement, pour être *en vie*. Si tel n'est pas le cas, une *grande fatigue* nous guette (que nous pourrions opposer à la *«Grande santé»* voulue par Nietzsche) : *«Fatigue c'est : peiner aux mêmes tâches et par elles recommencer.»* (*Fragment 114*, cité par Plotin, *Ennéades*, IV, 8[6]). À l'instar des mythes d'Ixion, de Sisyphe ou des Danaïdes, dont les condamnations éternelles montrent l'absurdité de l'existence, le sage héraclitéen parvient à *«affirmer la vie»* dans ce qu'elle a de plus beau et de plus horrible, parce qu'il ne s'est pas enfermé dans une morne répétition névrotique du Même mais, tel le feu, sait alterner dynamiquement différence et répétition.



De plus, si notre auteur fut souvent dépeint comme quelqu'un de taciturne, une vision plus joyeuse de son œuvre nous semble possible. Ce renversement serait d'ailleurs logique puisqu'Héraclite lui-même essaye de nous enseigner l'identité des contraires ! De façon très héraclitéenne, dans *Ainsi parlait Zarathoustra* (*Les trois métamorphoses*), Nietzsche fait de *«l'enfant joueur»* le visage de sa sagesse, car il aime la vie *pour elle-même*, l'affirme dans ce

qu'elle a de beau et de laid, dans sa précarité et en toute insouciance. Et c'est sur ce tout dernier *Fragment* d'Héraclite, qui parle de l'enfance, sur lequel nous devons nous pencher : *«Le temps est un enfant qui joue en déplaçant des pions : la royauté d'un enfant.»* (*Fragment 130*, cité par Hippolyte, Réfutation de toutes les hérésies, IX, 4). Le Temps peut être comparé à un enfant dans la mesure où, contrairement à celui de l'adulte, il n'est pas grave et sérieux. Il représente *l'innocence du Devenir* et toute la sagesse de Héraclite revient à accepter le fait que le monde ne tende pas sérieusement vers un but donné (qu'il soit moral, religieux ou métaphysique). Mais pourquoi l'enfant joue-t-il ici *«en déplaçant des pions»* ? Selon une ancienne traduction (celle de Bailly), il s'agirait ici du *trictrac* ou du *jacquet*, mais cela est discutable car ils se jouent avec des dés, et reposent donc à la fois sur le calcul et sur le hasard. Or, le hasard est quasiment absent de la philosophie héraclitéenne. Il y a donc tout lieu de penser qu'il s'agit plutôt d'une sorte de *jeu de dames*. On pourrait alors dire que l'enfant, s'il est certes un être *innocent*, n'en n'est pas moins un stratège, un guerrier. Dans ce combat, le Temps joue contre nous : nous disposons des pions *santé*, *jeunesse, vie*, mais le Temps, lui, dispose des pions *maladie*, *vieillesse, mort*. Peu à peu nous perdons nos pions, et c'est le Temps qui gagne la partie, non pas par méchanceté, mais par innocence, puisque le Temps, pourrait-on dire, n'est qu'un enfant qui *ne se rend pas compte de ce qu'il fait*. À nous de choisir quel joueur nous voulons être : un adulte qui voit dans la mort quelque chose de *dramatique*, ou un enfant qui joue au *jeu de la Vie* avec la même joie tragique que le Temps lui-même. Il est tout-puissant, et Héraclite parle d'ailleurs de sa *«royauté»*. Néanmoins, son adversaire peut être *bon joueur*, accepter la règle du jeu avec profondeur et légèreté, et même l'aimer – ce que Nietzsche appellera *«Amor fati !»*.

L'un des aphorismes de *Par-delà le Bien et le Mal* dit précisément : *«Maturité de l'homme : retrouver le sérieux que l'on mettait dans ses jouets, enfants.»*. Vue ainsi, la philosophie d'Héraclite est peut-être moins sombre que la tradition n'a bien voulue le considérer. Finalement, nous avons vu qu'essayer de décrypter, d'interpréter sans surinterpréter, les *Fragments* d'Héraclite était loin d'être un jeu d'enfant… mais ce n'est pas une raison pour que la Vie n'en soit pas un.